

DANIEL NATALINI

L'ÎLE DU BONHEUR

L'Ange, la Bête et le Samurai

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de simply-crowd.com qui ont permis à ce livre de voir le jour :

JEAN-JOSEPH ALBERTINI	HIROSHI IKEDA
YOSHIKAWA ANNA	SETSUKO IKEDA
MASANOBU ASO	YUSAKU IKEDA
LUC BUASSO	KAZUMI ITO
MARIE-DOMINIQUE CASELLI	NAOKO KATAGI
FLORENCE COLOMBANI	AKIO KIKKAWA
ÉRIC FAYAUD	ANTOINE NATALINI
JEAN-HERVÉ FRANCÈS	MAYA NATALINI
ROMAIN FRANCÈS	CYRIL NAVARRO
YANN FRANCÈS	AOI PAGANELLI
AMÉLIE ET CLAUDE FRANCESCHI	JEAN-LOUIS RENAUD
CLAUDINE FRANCINI	MICHEL RIVIERE
PAOLA GHIOTTI	JEAN-MICHEL SCHIAVO
BRIGITTE GIULIANI	AKI TAKAHASHI
JEAN-PIERRE GUEIRARD	AYMERIC TARALLE
ITSUKI HADA	CHRISTIAN TILLIER
SASAKI HITOMI	ANDREA VALLI

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de reproduction ou d'adaptation interdits, sauf dans une autre langue que le français

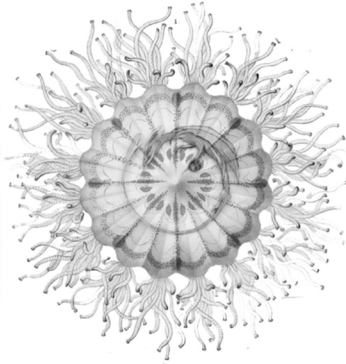
ISBN 978-2-37916-491-0

Dépôt légal : novembre 2020

*J'écris en Tandem :
Pendant qu'Ulysse explore les possibles,
Pénélope les rédige en tissant la trame de ce livre.*

Chapitre I

Le bonheur atomique



1

Fukushima

Dans le sillage d’Hiro flotte cette anxiété sourde qui ne l’a plus quitté depuis la salle communale. Yuki apporte à table le repas. Son père ne la regarde pas, il avale son bol en silence.

— Ça va, papa ?

Il ne lui répond pas immédiatement, absorbé dans la contemplation de son bol vide. Il relève enfin la tête et sourit.

— Tout va bien ! Je suis juste un peu fatigué, la journée a été dure.

Yuki dévisage son père, ses joues se sont creusées et ses yeux se sont enfoncés un peu plus.

— Regarde, Yuki, je t’ai ramené tes mochis préférés, ceux à la fraise, ils viennent juste d’être faits.

Elle se précipite sur le paquet ouvert, il le retire d’un geste incontrôlé, repensant à ce qui avait été dit à la réunion sur les taux de contamination. Il a un sourire gêné et remet aussitôt les pâtisseries de riz à portée des doigts de sa fille. Yuki est statufiée, la soudaine panique de son père a été contagieuse, la stoppant dans son élan. Il se met à rire aux éclats.

Finalement, le malaise se dissipe dans les nuages de sucre glace. Le visage enfariné, ils pouffent de rire délicieux.

Directive : sortir le moins possible, rester chez soi.

Yuki est dans sa chambre.

Directive : enlever la terre contaminée et la mettre dans des sacs.

Elle regarde son père exécutant cette tâche absurde à travers la fenêtre. Il remplit à la pelle un énorme sac bleu. Un tas de ballots de la même couleur gisent un peu partout. Cette terre devra être jetée dans une poubelle, pour se mélanger à une autre terre, plus loin. L'absurdité se met en boucle, on cache la poussière radioactive sous le tapis.

Directive : abattre les arbres contaminés.

Elle est horrifiée et en larmes. Son père coupe à la tronçonneuse les arbres tout autour de la maison. Ces arbres qu'elle et son père aimaient tant. Ils étaient si vieux.... Elle avait passé du temps avec eux, à les étreindre, leur confiant ses peines et ses joies, et ses plus intimes secrets. Grimper sur ces arbres majestueux l'avait initiée à la vie, l'avait grandie. Branche après branche, elle avait pu apercevoir enfin le ciel, perchée aux dernières frondaisons des cèdres et des érables.

Son père s'était transformé en soldat-robot, il hurlait à présent, taillant dans le vif ses vieux amis. Le vent s'était levé et portait à ses oreilles la fin bruisante et fracassante des titans bien-aimés. Elle savait pourquoi son père faisait cela, elle était terrifiée.

Hiro rentre enfin, exténué. Il a fallu toute la journée pour abattre les arbres. Ils étaient si grands, si épais. C'était comme s'il s'était coupé des parties de lui-même, de ses ancêtres. Ces arbres avaient vu plusieurs générations de Kamizumi se succéder. Il avait bataillé sans relâche, dans la rage, au-delà de ses limites physiques et mentales. Il avait voulu le faire en une seule intervention pour abrégé le supplice.

Hiro serre sa fille inconsolable. Il n'a pas de mots pour la reconforter et plus assez d'eau dans son corps pour verser des larmes.

Directive : abattre les bêtes.

Hiro évacue, écoeuré, les restes tronçonnés des géants jonchant le sol du champ de bataille de la veille. Deux fonctionnaires, masques de protection sur le visage, viennent à sa rencontre. Ils lui remettent une lettre en faisant de nombreuses courbettes de la tête et s'en vont précipitamment. Hiro regarde longuement la lettre avant de se décider à l'ouvrir. Ministère de l'Agriculture, service sanitaire.

Yuki allume de l'encens devant la photo d'une jeune femme, disposée au centre du butsudā¹, le petit temple de la famille.

Hiro se tient devant ses vaches, alignées dans l'étable. La lettre ouverte dans une main et son pistolet d'abattage dans l'autre.

Yuki poursuit son rituel et claque dans ses mains en courbant la tête.

Hiro a abattu toutes ses vaches, une par une, froidement, en évitant de les regarder dans les yeux. Ses vaches qui lui donnaient si généreusement tout

¹ Butsudā : petit temple familial.

ce bon lait. Ses vaches qui avaient toutes un nom. Il se tient devant le carnage. Tout ce qui constitue monsieur Hiro Kamizumi s'est volatilisé, le laissant face à son néant. Ce geste absurde d'automate sanglant ne trouve plus aucune signification à ses yeux.

Yuki fait sonner un bol en bronze, le visage enfumé par l'encens.

L'enfant attend son père. La nuit est tombée. Elle s'inquiète, panique, sort de la maison. Elle l'appelle, pas de réponse. Elle le cherche, pénètre dans l'étable. Elle découvre horrifiée toutes les bêtes gisantes au sol, tirant leurs grosses langues violacées. Son ventre lui fait mal, elle voudrait vomir. Balayant avec courage l'étable du regard, elle aperçoit les pieds de son père suspendus, oscillant doucement dans le vide.

Directive : faire comme si de rien n'était.

Yuki est agrippée aux chevilles de son père, elle pleure de tout son corps, son esprit s'écoule à travers les pores de sa peau, se répand au-dehors.

2

Les fantômes de Toshiro

« Le gouvernement ne pouvait pas évacuer dix millions de Japonais. Il les a abandonnés, sacrifiés sur l'autel de leur irréparable inconscience. »

Toshiro est assis au sommet d'une petite colline, un promontoire dominant le trafic incessant des autoroutes suspendues. Au loin, Tokyo se dessine dans la brume.

« Les gens veulent continuer leurs vies préfabriquées dans la matrice et oublier... »

Un autobus d'écoliers passe. Des enfants, le visage collé à la vitre, le regardent.

« Le village nucléaire est l'engeance de Nagasaki et d'Hiroshima. Il a été conçu pour détruire l'humanité en nous faisant croire qu'il apporterait le bonheur. »

Une superbe voiture décapotable rose paillette passe en trombe, conduite par un couple aux lunettes surdimensionnées en forme de cœur. Des frous-frous s'agitent dans l'air.

« Ils ont pour l'instant fermé toutes les centrales, mais ils voudront les rouvrir, proclamant à nouveau qu'elles sont sûres !... »

Le jour tombe, le trafic est dense, Tokyo attire à elle des serpents de feu qu'elle absorbe avec voracité.

« Ils ont acheté les élus, les mairies, les gouvernements, les populations. Ils les ont rendus dépendants comme des drogués à leurs bons soins, prêts à mentir – à se mentir – pour avoir leurs doses de bonheur atomique. »

Il dévale la pente, chevauchant son vélo chargé de cannettes. Il quitte les lumières de la ville et s'enfonce dans la nuit, sous les piliers sans cathédrales.

« Fukushima nous montre la vraie face de leur bonheur. Il y a un prix à payer : l'asservissement, la souffrance et la mort. »

Au loin, une explosion, un champignon de fumée noire s'élève au-dessus des flux lumineux des *highways*.

La voiture rose bonbon s'est écrasée en contrebas d'un toboggan, les frous-frous brûlent, attisés par le vent.

Deux hommes aux lunettes noires attendent Toshiro devant sa demeure. Une rutilante voiture de sport est garée un peu plus loin. Un des deux hommes, le chef, cigarette au bec, s'approche de lui, mais pas trop près. Il garde ses distances, il a l'air gêné aux entournures. L'autre reste à l'écart.

— Toshiro Sensei, je ne peux plus rien faire pour toi. Le boss ne veut plus m'écouter. Tu dois rembourser.

Le recycleur de cannettes reste impassible, comme à son habitude, le regard impénétrable, il est loin.

— Si tu veux. J'ai une proposition pour toi qui peut te sortir de ce merdier dans lequel tu t'es mis...

Toshiro range méticuleusement son vélo sans prêter attention à son interlocuteur.

— Mon patron s'est lancé dans un nouveau business qui a de l'avenir, il m'a dit, et ça, je veux bien le croire !

Toshiro s'assoit, enlève ses bottes. Le yakusa s'est rapproché.

— Il recrute des gens pour aller travailler à Fukushima. Il retiendra ta dette sur ton salaire, et comme ça tu pourras effacer ton ardoise, innocent comme un nouveau-né que tu seras après...

Toshiro enlève ses chaussettes. L'odeur fait reculer le yakusa qui se pince le nez.

— Tu vas voir, tu pourras recommencer une nouvelle vie. Tu n'en as pas assez de ramasser tous les jours ces putains de cannettes écrasées...

Toshiro se masse les pieds.

— Le boss m'a assuré que c'était un job sur mesure pour toi ! Bon, tiens, je te pose le contrat, là. Tu as toute la nuit pour réfléchir et sauver tes burnes.

Le yakusa pose le feuillet sur un tabouret, salue vaguement, remet ses lunettes noires et s'éloigne rapidement en faisant des grimaces à son complice.

— Ah, au fait, si tu te décidais à signer, n'oublie pas de te raser et de couper ta tignasse ! C'est le règlement !

La voiture démarre sec et s'éloigne. Toshiro rentre dans sa case et referme sur lui la bâche bleue, ignorant le contrat.

Il est allongé sur son matelas. La petite télé à ses pieds diffuse l'image des directeurs de Tokyo Electric Power Company s'excusant et se courbant devant les caméras.

« Il y eut un temps où ces gens se seraient fait *harakiri*. Maintenant ils se contentent de ramper comme des chiens et de continuer à mentir. »

Autres images...

« Fukushima n'est pas un accident imprévisible, dû à des circonstances extraordinaires. Fabriquez une bombe un peu bricolée. Installez-la dans un endroit sujet à tous les maux de la terre et surtout confiez-la à une bande d'incompétents obsédés par la rentabilité. Attendez que le temps fasse son œuvre. La centrale vieillit, la routine s'installe, on oublie que c'est une bombe, la rentabilité impose ses critères, le personnel devient de moins en moins qualifié, les matériaux vieillissent et puis un jour, un typhon, un tremblement de terre, un tsunami ou un fou allume la mèche et boom ! Un accident nucléaire n'est pas une fatalité. C'est un crime organisé par des inconscients. »

Il s'est endormi. La télé toujours allumée grésille. Son corps est secoué par un rêve. Il voit un cœur atomique en fusion, sa pulsation obscène le terrifie. Devant le monstre de corium, une jeune femme et un enfant le supplient de les délivrer de l'emprise maléfique. Il est paralysé. La femme et la fillette

s'enflamment en même temps que s'embrase le cœur. Il porte la main sur sa poitrine, se réveille en sueur, le regard rempli d'un désespoir sans pardon.

Il lui est impossible de retrouver le sommeil, il garde le reste de la nuit les yeux ouverts, fixés sur le grouillement des parasites noirs et blancs du petit écran, n'attendant plus aucune aube.

Il est assis, face au tabouret. Il s'est rasé, a attaché ses longs cheveux. Il n'a pas vraiment regardé son visage dans le bout de miroir cassé. Ciseaux à la main, le rituel s'est éternisé, les années se sont effeuillées en s'accumulant à ses pieds comme de la neige noire. Il s'est tailladé le visage avec son vieux rasoir jetable à moitié rouillé. Il n'ose pas regarder le nouvel homme de peur de voir l'ancien. Le contrat est signé.

Il attend le bus spécialement affrété pour la *genpatsu*² de Fukushima.

« Je suis las de ce monde... »

D'autres futurs liquidateurs – rebuts de la société nipponne ramassés comme lui dans les bidonvilles de polyéthylène bleu – attendent avec lui.

« De ses souffrances, de son inhumanité... »

Il monte dans le bus.

« Finalement, c'est tout ce que je désirais... »

Le bus quitte les faubourgs de la mégalopole et glisse sur les tapis de *high-way*. Il regarde la ville s'éloigner dans le brouillard du petit matin.

« Tout finit par retourner à sa source. »

Il pose la main sur son cœur.

« Je ne te laisserai pas le temps de devenir une pierre... »

Il trouve le sommeil, enfin.

L'autobus est arrivé à la frontière des zones sous restriction de Fukushima. Le chauffeur échange avec des gardes, redémarre les moteurs. Après 20 minutes de *no man's land*, ils arrivent au camp de repos des travailleurs sous-traitants. Les nouveaux arrivants reçoivent des instructions, on les dirige ensuite vers leurs quartiers. Un homme, une fiche à la main, accompagne Toshiro.

— On m'a parlé de vous, on m'a prévenu que vous n'étiez pas très bavard. Mais vous avez eu droit à la suite...

L'homme lui désigne en faisant mine de faire une courbette, une longue caravane en aluminium brillant jusqu'à l'éblouissement.

— Et ce ne sont pas mes oignons de savoir pourquoi le boss vous a évité le dortoir.

On le laisse sur le pas de la porte avec les clés, de la documentation et un paquet de vêtements.

— À 18 heures, vous pouvez vous restaurer à la cantine, demain rassemblement à 5 h 45.

Il dépose son sac, inspecte les lieux, imperturbable. Il vérifie si la télé marche, il y a une salle de bain et un *furo*, une baignoire. Vingt-cinq mètres carrés, c'est pour Toshiro réellement une suite royale. Rien de nouveau pour

² *Genpatsu* : centrale nucléaire.

autant ne trahit son visage. Un bain chaud – un Japonais ne pouvait pas survivre sans *o furo* – lui en avait perdu l’habitude depuis longtemps, se lavant avec des bouteilles en plastique et évitant scrupuleusement la promiscuité humaine des bains publics.

La mousse débordante, dont il a exagérément agrémenté son ablution, l’a mis dans une bonne humeur toute relative à l’échelle de son tempérament placide. Il enfle une des tenues de travail qu’on lui a confiées, satisfait de sentir sur sa peau un vêtement neuf, propre et sec. Sur le dos de la veste est imprimé : TEPCO, nous travaillons pour vous.

« J’ai mieux que la cantine... »

*

Toshiro n’a pas oublié l’emplacement du Teishokuya, un restaurant traditionnel de taille moyenne et intimiste, réputé pour ses *ramen*³. La présence des *noren*⁴ et des lampions allumés le rassure, l’enseigne est ouverte. Il fait coulisser la porte, se glisse à l’intérieur. Rien n’a changé. Le long comptoir où l’on s’abreuve et mange sans discontinuer n’a pas bougé. Il y a peu de monde, il est tard. Il a marché trois heures à travers la campagne désertée de Fukushima, regrettant amèrement de ne pas avoir emmené son unique compagnon, son vélo. À l’heure qu’il est, son fidèle destrier doit se trouver bien triste et inutile, rouillant sous les arches de béton sans âme. À une table, des jeunes gens discutent et plaisantent.

« J’ai vu ces jeunes dans le bus. Ils viennent sacrifier leur vie et leur descendance pour réparer la folie et l’ignorance de leurs dirigeants. Toute cette belle jeunesse jetée aux orties. »

La tenancière du lieu, Sachiko Kamizumi, sort des cuisines. Elle l’examine un moment de la tête aux pieds avec ses petits yeux aiguisés.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Permettez-moi de vous recommander ma soupe du jour, spéciale champignons frais de la forêt. C’est celle-là qu’il vous faut.

Il fait un signe d’acceptation.

Toshiro s’est plongé sans retenue dans son bol. Cela fait une éternité qu’il n’a pris autant de plaisir à manger, totalement absorbé par ce bouillon qui reconforte son palais et sa gorge. Puissant et doux à la fois est le goût, dévoilant les senteurs de la forêt avec subtilité. Il en redemande. La grand-mère ne cache pas son plaisir de le voir autant apprécier son talent culinaire.

— *Obachan*⁵ !

La voix de Yuki le sort de sa méditation gustative. Elle se tient à l’entrée du restaurant, masque de protection rabattu sous le menton. Elle paraît rebelle et triste à la fois. Sa colère sourde noyée dans du chagrin croise un instant les yeux de Toshiro qui s’émeuvent le temps d’un éclair pour aussitôt

³ *Ramen* : soupe de nouilles.

⁴ *Noren* : rideaux.

⁵ *Obachan* : grand-mère.

reprendre l'expression du vide qui vous regarde. L'enfant se détourne rapidement, intriguée et effrayée par ce client différent des autres.

— Yuki ! *Okaeri* !

Elle enlace sa grand-mère, pleure dans son giron. Les autres continuent à discutaitiller, Toshiro ne perd rien de la scène.

— Tu es en train de traverser une lourde épreuve, je connais ta tristesse et ta colère.

Dans le *butsudan* du lieu, niché au coin d'un mur, Yuki regarde la photo de son arrière grand-mère, de son grand-père et de sa jeune mère à côté de celle de son père nouvellement ajoutée. Elle a un pincement au cœur.

— Ton père était un grand naïf. C'était un homme bon. Il pensait que la société était bonne, comme lui. Je lui avais dit que cette centrale apporterait le malheur sur nous. Il ne m'écoutait pas et me traitait gentiment de rabat-joie tout en rigolant.

Elles se sont assises à une table et se tiennent par les mains. La voix de sa grand-mère apaise Yuki, accablée.

— Hiro a toujours été un fils attentionné et tendre. Je me souviens...

Les yeux de Sachico s'embrument.

— Enfant, il parlait avec les vaches et parfois en rêvait la nuit, il venait me raconter les conversations au petit matin...

L'aïeule rapproche son visage de l'enfant et la regarde droit dans les yeux.

— Ton père ne s'est pas suicidé, c'est la centrale qui l'a tué, ne l'oublie pas.

Toshiro tend l'oreille pour mieux capter leur conversation en dépit du brouhaha des clients occupés tout à leur bonheur éphémère.

— Eh, vous là-bas ! Vous travaillez pour TEPCO ?

L'enfant s'est levée d'un bond, elle le montre sévèrement du doigt. Le sang de Toshiro se glace. Les autres intérimaires n'ont rien entendu, enivrés dans leurs conversations à bâtons rompus.

— C'est vous qui avez tué mon père !

L'enfant, en larmes, vient vers lui. Toutes les tables du restaurant sont maintenant figées. Un silence pesant règne dans la salle. Personne n'ose élever la voix.

— Répondez-moi !

La grand-mère retient la fillette. Toshiro est saisi, n'osant pas les regarder. Il regrette amèrement d'avoir gardé sa tenue de travail, il n'avait pas réalisé qu'il affichait à son insu de la publicité pour cette détestable compagnie. Il s'en veut. Lui, porter le chapeau pour Tepco, c'est un comble. Il a honte et voudrait s'arracher ces oripeaux du malheur. Les jeunes n'ont pas commis la même faute de goût vestimentaire que lui, mais ne semblent pas pour autant saisir le sens réel de la scène. Ils commencent à le regarder avec suspicion.

— Ils n’y sont pour rien, Yuki. Les responsables, c’est nous tous. Nous avons signé un pacte avec le diable et avons profité de sa manne providentielle, nous nous sommes engraisés sans nous soucier du prix à payer, n’est-ce pas ?

Sachico s’est adressée à la salle entière, les visages baissés restent muets.

La colère de l’enfant est retombée. Elle s’endort sur les genoux de sa grand-mère. Toshiro n’a rien montré du feu intérieur qui le brûlait durant la confrontation. Il aurait voulu parler à cette enfant et à cette honorable dame dont il se sentait si proche.

« Bienvenue en enfer ! C’est ce que tu voulais, non ? »

Il quitte avec empressement les lieux, sous le choc de la terrible méprise qu’il se jure de réparer.